

YVES ELLÉOUËT
La Proue de la table
Quelques poèmes présentés par
Jean-Michel Goutier



Yves Elléouët, *Le Blanc à la tête*, vers 1960.
Huile sur toile, 79 x 60 cm, (coll. particulière). Photo TFV, Saché.

Œuvre présentée dans le cadre des expositions *Yves Elléouët* au Musée des beaux-arts de Quimper (19 juin - 14 sept. 2009) et au Château de Tours (6 nov. 2009 - 10 janvier 2010).

En 1967, Yves Elléouët publiait, au Soleil Noir, un recueil de poèmes singulier, *La Proue de la table*, illustré par Alexander Calder, qui se présente sous la forme « d'un journal intemporel » de huit pages, au format 38 x 28 cm, réalisé à l'imprimerie de *France-Soir*. La mise en page des textes et des illustrations est celle d'un quotidien à fort tirage de l'époque qui joue sur la grosseur des titres, la pertinence des encadrés, le choix des caractères et le choc des images. Projet paradoxal, et non dénué d'humour, pour le « lancement », par un éditeur marginal, François Di Dio, d'un jeune poète pratiquement inconnu!

L'édition de tête de l'ouvrage, tirée à cinquante-cinq exemplaires, comprend, d'après les dessins originaux de Calder, sept eaux-fortes dans lesquelles on peut voir, aux abords de « l'horloge saoule [qui] dit deux fois l'heure » menacée par un épervier, la commode gardienne des secrets, danser des squelettes sur la lande mais encore, le loup de « la colline aliénée » entrer dans la sarabande et enfin les portraits des acteurs de cette geste poétique, ceux du poète et de son épouse.

Les quarante-et-un poèmes d'Yves Elléouët se substituent aux articles d'un journal d'information traquant l'actualité d'une journée et font entendre une voix qui s'impose, au-delà des rumeurs immédiates du monde, celle, orale, d'un barde rétablissant la permanence des courants telluriques, la fureur rieuse des vents, les parties de jeu d'osselets avec la Camarde et l'appel du large en terre de légendes. Dans la période qui précéda la parution de cet étonnant recueil, je répétais *The Horse'ha*, adaptation pour la scène d'une nouvelle de Dylan Thomas. Je me souviens d'une longue après-midi passée, avec Yves, à nous entretenir du poète gallois qu'il admirait aussi, sans oublier jamais la grande ombre de Jean-Pierre Duprey.

Dans la revue surréaliste *L'Archibras*, en octobre 1967, je rendis hommage, à la rubrique « Le fond de l'air », dont le titre va si bien à Yves Elléouët, à *La Proue de la table*, ce « journal compatible avec l'amour et la poésie », et ce bref message me permit de faire la connaissance de François Di Dio avec lequel je devais collaborer, en tant qu'auteur et éditeur, pendant une longue période.

Conçue pour l'ouverture du musée Carré d'Art, à Nîmes, en 1993, une importante exposition des livres-objets créés par Di Dio, cet alchimiste du livre futur, m'offrit la possibilité de réaliser, dans le catalogue, un *Dictionnaire abrégé du Soleil Noir* qui recense les poètes, peintres et sculpteurs qui participèrent à l'aventure Soleil Noir dont, bien entendu, Yves Elléouët et Calder. Voici les deux notices que je leur ai consacrées alors:

CALDER, Alexander (Philadelphie, USA, 1904 — Saché, 1976). Sculpteur. « L'art de Calder est la sublimation d'un arbre dans le vent » (Duchamp). Ses débuts artistiques se firent en France où il exposa ses premières sculptures en fil de fer au salon des Humoristes en 1927, ce qui dut plaire au *Marchand du sel* qui, au début des années trente, trouvera le nom de « mobiles » pour les constructions

géométriques animées vues dans l'atelier de la rue de la Colonie. C'est le poète du *Siège de l'air*, Hans Arp, qui donnera leur nom aux « stables ». Dans *Genèse et perspective artistiques du surréalisme*, écrit aux États-Unis, André Breton citera Calder parmi « les quelques sculpteurs qui ont permis à la sculpture d'accomplir sa révolution ». Dans *La Proue de la table* d'Yves Elléouët, Calder lance ses éperriers sur les réveils du temps.

ELLÉOUËT, Yves (Fontenay-sous-Bois, 1932 — Saché, 1975). Poète, peintre.

« Au pays du sel profond
au pays de l'éperdu
la vie mince suit l'abeille... »

En 1955, il rencontre André Breton dont il épousera la fille, Aube, en 1956. Aussi peu enclin que Jean-Pierre Duprey à s'extérioriser dans l'activité collective, il partageait, avec l'auteur de *Derrière son double*, une fascination pour la mort à ceci près qu'il s'agissait aussi pour Elléouët de mettre la vie en demeure de tenir ses engagements.

Avec *La Proue de la table* (1967) il réalisa un journal dont la lecture à haute voix est compatible avec l'amour et la poésie, puis retrouva la verve des grands bardes pour entreprendre le *Livre des Rois de Bretagne* (1974) et la geste de *Falc'hun* (1976), ouvrages qui témoignent de la pérennité de l'esprit celtique ¹.

Les méandres du temps réservent parfois des surprises. C'est ainsi que, quarante-deux ans après la sortie, plutôt discrète, de *La Proue de la table*, la programmation, non concertée, d'une exposition *Alexander Calder, les années parisiennes, 1926-1933* de mars à juillet 2009, au Centre Georges-Pompidou et la rétrospective d'Yves Elléouët qui a débuté en juin 2009 au Musée de Quimper réunira, à nouveau, dans une actualité plus tangible, les deux amis de Saché qui ont déserté notre planète depuis quelques décennies. Pour la circonstance, les partenaires de *La Proue de la table* ont, en quelque sorte, échangé leurs rôles: pendant que « Sandy » écrit des poèmes dans le vent avec ses mobiles, Yves Elléouët expose ses peintures gorgées des couleurs tempétueuses de la Bretagne. Dans un cas de figure comme dans l'autre, la poésie est toujours présente et le hasard dont relève la mise en perspective de ces deux manifestations est trop réjouissant pour qu'on se prive de le mentionner.

J-M. G.

1. Notices extraites du *Dictionnaire abrégé du Soleil Noir* de Jean-Michel Goutier in catalogue de l'exposition: *Le Soleil Noir recherches, découvertes, trajectoire*, Carré d'Art, Bibliothèque, Nîmes 7 mai – 28 août 1993.

Dédicace

aux rois oubliés fumées
vapeurs et souffres
aux troupeaux repus
dans la brûlure des champs
à la nuit élastique et sein bleu
boule d'odeurs
au jour dans le verre de la lampe
à ce qui ne parle pas dans
les prairies fauves
à ma vie
au chevalier sans nez sans casque
à son sourire sous les ardoises du cloître
à la comtesse Marie de Kerguezec
« endormie dans le seigneur »
aux cloches et aux clochers d'août
à ces voix éparses
à ces silences
à toi

Le lierre perd son éclat

bougre bougresse bougra
le lierre perd son éclat
le chattrappe le châlit
dort dans la mine lundi
tous les bois sont éploplo
le cor susurre coco
dans la bruine qui remue

ici toute honte bue
mais le renard mais aussi
au rouge de son habit
chasseresse aux cheveux fauves
que je devêts dans l'alcôve
et qui au soir entrevu
me fait paître son corps nu

Dans un pays de lointaine mémoire

c'étaient les grandes outres du ciel
dans un pays de lointaine mémoire
c'étaient profondes et vieilles les hantises
c'étaient les bûchers où bascule
l'échelle cagneuse du nécromant
et le ventre crève sous les tripes outremer

la nuit couchée sur les troncs couchés
les bourrasques dans le cœur d'août
la pluie veuve et se traînant
c'était l'août bourru et moite
l'août au ciel ras l'août des épidémies

on se battait dans la cécité des murs
dans la pierre levée des clochers
là je vivais environné de doubles
au large des fermes et des meules
lettre vide attendant le souffle et la voix

La proue de la table

parle saignante à la proue de la table
dans les couloirs
où tricote la peur en robe de suie

langue de la fenêtre
cigarette bouillante ce gros œuf
au fond d'une mare

sur un lit petit trou du café
qui tombe dans le triangle d'une femme
aux yeux clos

la figure de ciment frais du tétanique
ondoie
cravate de pendu
quelque jour d'été
aux canotages

Je lèche le salpêtre à tes aisselles

à la primrose à la primrose
pourquoi regarder derrière ta tête
le petit matin neuf et salé comme le vin blanc
la promenade s'éreinte par-delà
le rire des tuiles
je lèche le salpêtre à tes aisselles

rue à tiroirs
au bouquet violent de cocardes
toutes voiles criblées
dans le chèvrefeuille trousse comme la chaude
pluie
la main passe
par la fenêtre une figure
elle a des harnais faits de cheveux blonds
mais le fusil du chasseur lui traverse les yeux
plus rapide que le vol des grues
quand tes vêtements de tabac et d'orge
se détachent de ta peau

maintenant la lampe
s'ouvre dans sa coque
le coq noir chante au beaupré du navire
aveugle
qui sombre sur le toit

au puits veille l'ortie
l'égrugeoir des bistrots poudre

les belles encalminées
je n'ose regarder monter la nuit dans leurs
yeux pâles
on boit c'est un parfum facile
et la roue de la loterie est en éclipse

primerose que viens-tu faire
je suis la première et la rose
l'enfance dans les cuisses de la guerre
un pétrolier saute et fait taire
les coucous
la mort par beau temps ronronne sur la colline

à présent on peut respirer par ici
les amers sont les obélisques du voyageur
lune haute entourée de tous tes miroirs
je n'ai rien perdu
oiseaux contre le vent
à la croisée des chemins je plante un couteau
une robuste lame de fer gris
là nous avons nos rendez-vous
elle et moi sans nous regarder

mais les jambes enfoncées dans le sol
et la tête pleine d'un phare
j'écoute parler les chevaux
et l'automne poussiéreux qui prend peur
de cette rangée fuyante des fenêtres
je viens comme un sifflet de jonc
rompre le pain
dans la chambre des amies
lorsqu'elles accordent leurs tumultes
des cosses de genêt à l'oreille

à la primerose vraie
le matin est devenu boule de gui
pendue à la maîtresse poutre de la maison

et le vin blanc bu par l'orage
a séché sur la corde
les dunes se renvoient la balle du vent

Les barbares barattent

les taureaux qui beuglent dans les rochers
et les barbares qui barattent le venin dans
des coupes
sont allongés dans le vent de mer
dans le vent bleu sur les îles cariées
ils ont de grands lits qui se font et se défont
entre minuit et midi
je les entends remuer pour certains jeux
quand le bronze des villages est en berne
ils sont allongés dans des pirogues torrides
d'où s'élève encore la fumée des oblations
de très loin leurs grandes silhouettes me font
signe

Pourquoi dansaient-ils? Ici on ne danse plus guère

tous les morts sont venus danser
autour de nous autour de nous autour de nous
la plupart irrémédiablement pourris
et d'autres cendres volantes
étaient-ils là?
les avons-nous vus?
c'est ce que je ne saurais vous dire
donnaient-ils parfois l'accolade aux femmes
présentes?
de cela non plus je ne puis parler
cependant je sais qu'ainsi par la persienne
un rayon s'anime et donne en spectacle

ses organes entrevus dans la genèse
ainsi sans doute vinrent-ils
en mai pluvieux les oiseaux toutefois
y allaient du vieux *tantum ergo*
ils ont dansé ils ont dansé ils ont dansé
et vêtements ou suaires chère madame
pleins de grasse viande liquide
derrière les rideaux tirés
puant comme l'enfer
pourquoi dansaient-ils? Ici on ne danse
plus guère
il est vrai que les morts dansent
depuis des temps immémoriaux
la plupart irrémédiablement gâtés
mais quelques-uns fort maigres
sans avaries visibles
attendaient sans doute
attendaient

Notre ombre nous regarde et nous fait fête

grande lame de terre
frileuse et couronnée d'encre
j'entends sonner la monnaie verdie
du bronze
le flocon de neige des bouées
se berce
comme un ventre
on prend la route mal dégauchie
le gîte du lièvre par la fenêtre

il faut creuser un peu
dans la paume enclouée du jour
la prochaine fosse
et je vais boire au bout de la rue
à la maison sans porte

l'alcool cru
au goût de barque pourrie

on s'arrête au carrefour
la lumière vient de l'horizon
coupé
comme une haleine
nous dérivons là
les bras ramant si peu
notre ombre nous regarde
et nous fait fête
quelqu'un siffle dans le jardin
quelqu'un siffle toujours ainsi
trois note
que la pluie mange

en attendant la mort il s'assied
dans l'épaisseur d'une vitre
des ronds de fumée et le jour qui décline
en attendant la mort
sans bouger
avec son œil cadénassant la porte
sa vieille jeunesse qui le salue très vite
avec de-ci de-là un membre qui manque
un oiseau qui traverse le printemps
à reculons
puis entre dans l'hiver et s'efface

Dans l'haleine des chats pendus je t'aime

visage prompt à te défaire
dans la fracture des doigts
dans l'haleine des chats pendus
je t'aime
air ancien des peupliers de la source

nuît aux vitrages et la couverture
sur la tête
je t'aime dans le sorbet
de la montagne
(j'ai parcouru sa robe un jour)
comme la bombe ou le gant
et bien plus loin encore sur les crêtes
quand pierre et neige se partagent le froid
quand une femme tombe brisée sur les taillis
obliques
quand j'ai ôté le masque pour une fois
à jamais
et si tu connaissais la grève fameuse
ses oiseaux les toilettes que lui offrent
les désœuvrés de passage
comme la belle marquise dont la perruque
est faite de nids

passé au fil des haies
sur la route d'Argenton
quand lande et garrigue s'accouplent
sous les auvents de la très grande ceinture
prise au petit lever
achevée chevauchée belle compagne
joue sur main
marées mariées au ponant
et mon œil s'y perd
j'y regarde longuement mes empreintes
hermines tristes des terriers d'orties
main et sommeil pour grandes odes

Trente-sept coups de poing sur la table

quand la portière se détache
du corps qui tombe

quand la portière se détache et vole
sur les collines basses
rouges souriantes
trente-sept coups de poing
sur la table
et la terre tourne
autour de son vieil œil perspicace
trente-sept chevaliers calcinés
dans le cuivre de l'armure
mais à Galway
le dîner se prépare
et grande est la joie
le trente-huitième est monté sur son cheval
il est fait mi-partie de beurre
mi-partie d'alcool
il se tient sur un arbre et chante quand la nuit
tombe
à Galway
il y a un grand dîner
l'arbre-cheval bat des ailes
il éteint toutes les horloges d'un souffle
la mer est dans son poumon
fertile en meurtres et fardée de queues de
renards
le trente-huitième est à cheval

Le blanc des yeux comme on n'en voit plus

couché dans l'allée des chênes
à la chevelure ébouriffée
tous tendus au même arc
j'y fus oiseau jadis
ma langue s'en souvient
quand la nuit s'ouvrait en femme experte
un carrieleur rentrait comme une pierre

dans l'eau
sa chanson bougeait linge dans le vent
puis s'évanouissait s'enterrait dans les tourbières
au plus calme des branches froissées trop tendres
plutôt caressées au passage ces filles nues
aux odeurs de feuilles et de gîte
et s'enlaçaient avec des murmures puis
des blasphèmes
j'y fus oiseau jadis
de la mousse entre les jambes
et le blanc des yeux comme on n'en voit plus
au bout de l'allée il n'y avait rien encore
le château fut construit plus tard
beaucoup plus tard
au bout de l'allée il n'y avait rien
qu'un grand écu d'herbe
on y consommait d'étranges sacrifices
là où l'herbe était brûlée
sur la longueur de deux hommes
couché dans l'allée des chênes
abandonné et pourrissant et vieilli
la pluie m'endort me rassure
une femme passe sans me voir
le cercle de sa robe découvre haut ses cuisses
il remue encore dans ma tête
avec son odeur de soleil

Vautré dans le cadastre hors mémoire

l'alouette de fer au plus haut des champs battus
hache la balle des sueurs dans la belle ville
d'à côté
les morts vont diaphanes
dans les chemins plombés
que l'été traverse de cris vagues

point de sécurité dans les hauts lieux
le pain sec du vent rameute l'herbe dure
à rebrousse-poil
cette longue échine du porc sauvage
vautré dans le cadastre hors mémoire

D'accord avec le vent

d'accord avec le vent
ils vont en nombre par les routes
travailleurs hagards et malmenés
les toits dévident le crépuscule
du matin
je me rassemble autour de mes os
comme un drapeau colle à sa hampe
les lampes éteignent les pignons
un cri courbe les arbres
la guerre de toute la fonte de ses muscles
sort à mi-corps d'un tas de pierres
j'y pose la première fleur
la dernière mouette
grand village de derrière les saisons
roussi d'ombre au fond
des insomnies
un cœur y bat
que le chant du coq
écorche

Yves Elléouët